

## Éléments pour une synthèse sur les productions de céramiques dans les différentes régions de Suisse : technologie, production et marché

Présidents de séance : S. MARTIN-KILCHER et M.-A. HALDIMANN

**Stéfanie MARTIN-KILCHER** : Je veux d'abord relever quelques points ; ensuite on a pensé vous proposer trois sujets de discussion.

Une des caractéristiques majeures de notre territoire est sa topographie marquée à l'inverse de l'opinion d'Obélix, que l'Helvétie soit plate. L'arc alpin et le Jura déterminent trois aires de partages des eaux qui ont beaucoup influencé le cours de l'Histoire et le développement de l'habitat de ce pays. Ces aires s'ouvrent vers le sud, avec le Rhône et le Tessin, affluent du Pô, vers le nord, avec le Rhin, et vers l'est, avec l'Inn, affluent du Danube. Dans les vallées et sur le plateau suisse se sont formées des aires d'occupation avec différents substrats et influences sur lesquels l'Empire romain s'est établi ; on connaît. Mais, en même temps, cette diversité est une chance et nous permet de regarder de plus près des régions d'occupation pour étudier des convergences et différences.

Pendant cette journée, nous avons appris des nouveautés dans le domaine de la céramique antique en Suisse et il y a beaucoup de points que nous aimerions discuter avec vous, en particulier sur trois thèmes. Nous, c'est-à-dire le groupe préparatoire, les communicants et les auteurs de posters, sommes à votre disposition. Je reprends brièvement ces trois sujets.

Les ateliers, d'abord. On connaît assez bien la situation des ateliers, dans les quartiers périphériques ou en dehors des habitats, ainsi qu'une bonne trentaine de fours, mais on sait fort peu sur le fonctionnement d'un atelier de potiers. Espérons que les nouvelles données à Vitudurum et Augusta Rauricorum combleront des lacunes. Il serait important de lancer une fouille programmée dans un atelier.

Le deuxième thème, la production, a été le sujet le plus traité. Quand, où et dans quel environnement culturel et politique se situent les premières productions de céramiques "romaines" ? Il y a peu de données pour la période autour du milieu du 1<sup>er</sup> s. av. n. è., et antérieure. Nous avons vu, à l'époque augustéenne, à côté des céramiques de tradition indigène, la fabrication de cruches, de quelques formes de sigillées –les fameuses imitations–, parfois de dolia et de plats à vernis rouge pompéien mais, par exemple, pas de mortiers. Au Tessin, région étroitement liée à l'Italie du Nord, on pense qu'on a fabriqué des gobelets ACO. Intéressants sont non seulement le choix des formes mais aussi les techniques de fabrication adaptées et utilisées dans les différentes régions au cours du temps : cuisson oxydante, cuisson réductrice, respectivement avec ou sans engobe. D'ailleurs, la discussion des formes et groupes de céramiques demande une meilleure connaissance, ou approche à la connaissance, des fonctions des récipients. Un exemple : sous la désignation de pots (Topf) sont rassemblés des récipients fort différents de formes et de fonctions. En vue de futurs comptages et de comparaisons fonctionnelles, des définitions plus claires seront nécessaires.

Un autre point qu'on aimerait discuter concerne les recherches sur Augst où on a constaté l'absence de céramiques modelées dans les fours et les rebuts, bien que l'on connaisse assez bien la gamme des formes produites. En revanche, dans les couches d'habitat, cette céramique –il s'agit surtout de pots à cuire– est régulièrement présente. Faut-il penser à une fabrication, comme l'a proposé Debora Schmid, dans des fosses, peut-être en partie dans des cours privées, ce qu'on appelle en allemand "Hauskeramik".

Le troisième thème, le marché régional et local, nous confronte à plusieurs facettes de l'histoire et de la société. Apparemment, les céramiques fabriquées dans ce pays n'ont jamais atteint le commerce à grandes distances mais il y a des exportations d'imitations de terre sigillée et de sigillée helvétique sur plus de 100 km. Pour les autres productions, surtout la céramique commune, on a observé, par exemple à Augst et à Avenches, des répartitions dans un rayon de 30 à 40 km. Quel rôle jouent les marchés hebdomadaires ? Les distances d'une journée de voyage, à pied bien sûr ? Pour éclaircir les questions de distribution régionale, des programmes d'analyses plus importants vont élargir les connaissances, pourvu que les problématiques archéologiques soient bien posées.

Un dernier point dans le cadre du marché –vu par ceux qui achètent et utilisent cette vaisselle– qu'on vous propose de discuter est plus abstrait ; il concerne les aspects culturels de la céramique. Ces aspects ont été évoqués plusieurs fois. Un excellent exemple nous a montré la comparaison entre Vindonissa et Vitudurum mais il faudra essayer d'élargir les données, dans l'espace et le temps, pour ne pas rester uniquement à la confrontation militaire/civil. En Valais, entre la partie occidentale, proche de la région alémanique et la route internationale du Grand Saint-Bernard, et la région du Haut-Valais, le village de Gamsen, près de 100 km à l'est, il se présente, à la même époque, des spectres de céramiques fort différents, variés et riches à l'ouest, restreints et traditionnels à l'est. Avec les exemples des Grisons, nous avons vu que l'utilisation des récipients en céramique ne doit pas être uniforme au cours du temps et de l'espace. Voilà des différences entre centre et périphérie, mais ce sont aussi des différences, je pense, de traditions et de mentalités.

Ce sont les trois points que Marc-André va reprendre maintenant en guidant la discussion.

**Marc-André HALDIMANN** : Parlons des productions. Tout au cours des exposés, j'ai été terrifié par l'impression de voir, à partir de l'époque augustéenne, un véritable rouleau compresseur de formes se mettre en marche et tirer du sud vers le nord. Je suis fasciné de voir à quel point –mais c'est aussi une question– on peut aller de Augst à Avenches ou à Lausanne en retrouvant presque toujours les mêmes formes produites au même moment. Cela renvoie à la question du contexte politique et culturel dans lequel ces premières productions apparaissent et je pense que la moyenne vallée du Rhône peut apporter pas mal d'informations. Que pensent ceux qui ont étudié les ateliers de ces sites, Augst, Vindonissa, etc...?

**Thierry LUGINBÜHL** : On remarque effectivement de grands standards qu'on retrouve partout, de la Suisse orientale à Genève, et même au-delà du Plateau Suisse, en Bourgogne ou en Séquanie, mais il y a quand même des faciès régionaux et même micro-régionaux qui se dégagent. Pour commenter vraiment les répertoires typologiques, c'est sur les faciès régionaux et locaux qu'il faut essayer de travailler pour affiner notre connaissance dans la diffusion des productions, sans avoir toujours recours aux analyses.

**Simonetta BIAGGIO-SIMONA** : Peut-on imaginer que les ateliers précoces de la sigillée ont produit sous l'impulsion de potiers venus du sud ou s'agit-il simplement d'imitations, les formes ayant d'abord été achetées et ensuite copiées. Y-a-t-il des indices de réponses à ce sujet ?

**Marc-André HALDIMANN** : C'est une question qui s'adresse à ceux qui ont travaillé sur les ateliers suisses mais aussi à ceux de l'extérieur : comment voient-ils la situation suisse ? On vous a déversé nos quelques milliers de ratés de cuisson, on a essayé de les sérier chronologiquement, on a tenté des approches différenciées selon les sites. Dans cette démarche, comment nous situons-nous par rapport à l'extérieur ?

**Thierry LUGINBÜHL** : Pour reprendre la question précédente, il est clair qu'on n'a pas de certitudes concernant l'origine des premiers potiers ayant produits des TSI sur le Plateau suisse. Le plus ancien s'appelait VEPOTALVS dont on peut penser qu'il venait de Gaule voisine, peut-être de la moyenne vallée du Rhône ; il n'est pas attesté à Lyon. En revanche, il y a un Faustus, qui a travaillé à La Muette jusqu'à l'époque augustéenne finale et on retrouve un Faustus à l'époque tibérienne à Yverdon. Il y a très peu de matière pour travailler sur cette question mais il y a quelques indices qui permettraient d'envisager que des potiers lyonnais, notamment, ont émigré dans nos régions pour développer cette industrie.

**Marc-André HALDIMANN** : Qu'en pensent les lyonnais ?

**Armand DESBAT** : Qu'un Faustus peut en cacher un autre ! Il est certain que Lyon a joué un rôle important en tant que base arrière pour l'alimentation du limes à l'époque augustéenne. Une grande partie du trafic se faisait par la vallée du Rhône et l'installation d'ateliers, à Lyon, a été en partie suscitée par la nécessité d'exporter des produits de type italique dans les régions nordiques. L'armée a largement contribué à diffuser des modèles, qui étaient des modèles dominants, dans toutes ces régions conquises ; il en est né des faciès généraux et je pense qu'à toute époque on trouve un certain nombre de formes universelles qui correspondent à cette unité du monde romain. Mais, dans ce faciès commun, surtout à l'époque où se développe la romanisation, il y a des différences, d'une région à l'autre, au niveau de certaines céramiques ; cela me semble relativement logique. Le phénomène est différent en ce qui concerne les céramiques fines et les céramiques communes ; on voit très bien, dans les camps, que les céramiques communes sont rarement importées et on a un cas similaire, à Lyon, où ce sont les ateliers de tradition indigène qui alimentent la ville : on ne copie pas des formes italiques, on n'importe pas de céramiques communes d'Italie, notamment de céramiques culinaires ; ce sont les ateliers indigènes qui fournissent la colonie. Il me semble qu'on a des phénomènes assez comparables sur un certain nombre de sites de Suisse.

**Marc-André HALDIMANN** : Je reviens sur le résultat qui nous a été présenté pour Vindonissa où on voit, justement, cette dominante du pot à cuire dans une batterie qu'on pourrait supposer culturellement très précise, c'est-à-dire, pour ne pas la nommer, avec une tendance militaire. Finalement, on est là au cœur de la romanité avec des gens qui produisent, directement sur place, les pots qui leur sont essentiels pour la vie courante. Un commentaire pour Vindonissa et Vitudurum ?

**Thomas PAULI-GABI** : C'est une observation que nous avons faite mais il est difficile de comprendre pourquoi il y a beaucoup plus de pots à cuire à Vindonissa ; ils sont, je pense, fabriqués sur place, comme les pots à Vitudurum. La discussion de l'interprétation de ce phénomène, qu'on peut observer sur d'autres sites, reste ouverte.

**Caty SCHUCANY** : Peut-être faut-il essayer d'analyser encore plus précisément. Par exemple, on a très vite imité et produit des plats à engobe interne. Au sud, c'est un plat pour faire cuire les aliments et il est accompagné d'une couvercle ; mais ici, à l'époque augustéenne, il manque les couvercles ! Si bien que je me suis demandée s'ils avaient la même utilisation que dans le sud. Peut-être que ce plat à engobe rouge pompéien, quand on a commencé à le produire, était un symbole du statut pour montrer qu'on se voulait romanisé, sans comprendre à quoi il servait précisément. Cela pourrait aussi expliquer pourquoi on n'a pas commencé à produire des mortiers.

Pour les pots à cuire, je suis toujours frappée par leur petite taille dans nos sites ; ils ne contiennent qu'un litre ou un litre et demi, ce qui convient pour la cuisine d'une ou deux personnes ; je me demande comment on a pu faire des repas avec des pots aussi petits. D'après ce que je me rappelle pour Vindonissa, les pots à cuire de la XIII<sup>e</sup> et de la XXI<sup>e</sup> légion, aux premier et deuxième tiers du 1<sup>er</sup> s., sont tout à fait équivalents à ce qu'on trouve sur les sites civils. Il ne faut peut-être pas seulement comparer les formes mais aussi essayer de comprendre la cuisine. J'avoue que c'est difficile mais il faut partir d'exemples précis ; à Oberwinthertur, on a des étagères effondrées et on pourrait essayer de décrire l'inventaire d'une cuisine ; ou bien aussi à partir des tombes. Il faudrait faire des comparaisons dans ce sens et pas seulement avec la typologie qui fait dire : puisque c'est le même profil alors c'est la même chose.

**Marc-André HALDIMANN** : Tu nous offres une piste passionnante qui débouche finalement sur l'ethnologie pour cerner l'usage des objets et, ce que disait Stéphanie Martin-Kilcher, mieux définir les fonctions et à quoi elles correspondent dans la société.

**Anne HOCHULI-GYSEL** : On a eu de nombreuses discussions sur la dimension des pots à cuire mais il ne faut jamais oublier les casseroles en bronze. Ces casseroles sont beaucoup plus grandes et peut-être trouverais-tu là tout bonheur pour faire la cuisine !

**Caty SCHUCANY** : Pour l'élite, c'est clair ! Mais pour une pauvre famille, avec sept enfants, qui n'avait pas les moyens ?

**Robin SYMONDS** : Sur la question des pots à cuire, il n'est pas du tout surprenant qu'on ait des pots indigènes ; il y a deux ans, lors du congrès du Mans, il était surprenant que presque toutes les communications parlent des céramiques de l'Ouest sans aucun rapport avec les productions indigènes ! A mon avis, c'était là une exception. En général, la romanisation ne s'est pas totalement imposée aux gents et on a une sorte de combinaison de céramiques fines importées, d'imitations locales de formes romaines et de produits indigènes qui peuvent être utilisés très longtemps après la Conquête. C'est le cas en Bretagne, en Gaule belge où la gallo-belge continue, etc. Il y a des influences locales qui continuent tout au long de la période romaine et, à mon avis, il est surprenant qu'on ne constate pas ces influences. Les pots à cuire ne me surprennent pas, comme les tripodes non tournés ; il est normal que ces produits soient intégrés dans le répertoire, que ce soit en milieu militaire ou en milieu civil.

**Marc-André HALDIMANN** : On reste dans une euro-comptabilité : la Suisse, avec ses pots à cuire, ne se différencie pas du monde gallo-romano-belge au sens large, et cela me rassure. En revanche, ce qui m'inquiète, Caty, c'est quand tu dis que le plat pompéien est un effet de mode parce que je trouve qu'une imitation non comprise me paraît toujours inquiétante !

**Caty SCHUCANY** : Je me demande pourquoi on imite seulement le fond et pas le couvercle !

**Marc-André HALDIMANN** : Il faut toujours laisser une place pour le génie indigène de l'interprétation.

**Gisela THIERRIN-MICHAEL** : Cette petite taille des pots à cuire n'est pas spécifique de l'époque romaine parce qu'on les retrouve à l'époque mérovingienne ; on pense qu'on utilisait autre chose que des pots en céramique, des pots plus grands dans un autre matériau.

**André GAUDILLIÈRE** : Je pense que, entre le I<sup>er</sup> s. et les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s., ce sont les mêmes formes non décorées en vallée du Rhône et dans les environs, que ce soit en plaine ou en montagne. Je pense que la circulation des céramiques pouvait aller presque aussi vite qu'aujourd'hui ; pour aller d'un endroit à l'autre à travers la Saône, cela devait aller assez vite. C'est une bonne chose que l'on étudie désormais les céramiques communes.

**Marc-André HALDIMANN** : Quand j'étais jeune, je me souviens de discussions passionnées sur la valeur de la céramique commune, n'est-ce pas Colette Laroche ... C'est un retour, on découvre le pot à cuire et on a tendance à évacuer toutes ces banalités romaines. Il y a un aspect qu'on n'a pas osé présenter ici parce que les datations sont anciennes : il y a un four de potiers, à Genève, qui est daté entre 150 et 80 avant J.-C. et ce qui frappe, quand on regarde les formes et les fonctions de ces productions antérieures d'au moins deux ou trois générations par rapport aux plus anciens ateliers qui ont été évoqués ici, c'est que le registre des formes est absolument analogue à ce qui se fera à l'époque augustéenne ! Finalement, l'époque romaine commence tôt, chez nous !

**Marie-France MEYLAN-KRAUSE** : Pour reprendre sur les couvercles des plats à engobe interne, on a remarqué qu'on trouve toujours beaucoup moins de couvercles que de plats, y compris pour ceux qui viennent de Campanie ; mais, normalement, il devrait y en avoir sur les pots à cuire, sur les bols à marli, etc. Est-on toujours capable de reconnaître les couvercles de ces plats à engobe interne fabriqués localement ?

Autre remarque : les villes et les vici produisaient des céramiques pour les besoins immédiats, comme on le voit à Lousonna où il y a énormément d'ateliers qui produisent pour la ville et combler presque toute la demande, et puis il y a, sporadiquement, des ateliers qui produisent autres choses, comme les céramiques à revêtement argileux ou des mortiers, etc. Dans ce contexte, je ne comprends pas très bien l'atelier de La Péniche, à Lousonna, pour des céramiques qui sont contemporaines des importations qui viennent de Gaule méridionale : connaît-on sa diffusion, sa capacité de sa production ? On se demande pourquoi on a pu produire ces céramiques à Lousonna. Je me demande donc quelle est la part de ces ateliers dans le marché helvétique ?

**Marc-André HALDIMANN** : On glisse du problème des formes vers celui de la distribution et cela tombe bien avec l'horaire. Thierry, je te passe le micro.

**Thierry LUGINBÜHL** : Pour la diffusion des productions de La Péniche, on trouve des estampilles de Lucius Attius Iucundus jusqu'en Suisse orientale ou en Valais mais ce sont toujours des quantités très minimes, sans comparaison avec les ateliers du centre ou du sud de la Gaule.

Pour revenir au dossier des plats à engobe interne, j'abonde dans le sens de Caty et je rappelle simplement que les plats à engobe qui sont produits à Lousonna ont une pâte calcaire très fine qui ne se prêterait pas du tout à une surcuisson répétitive. On observe exactement le même phénomène à Bibracte où ces plats à engobe interne apparaissent vers 80 av. J.-C. et n'ont jamais de trace de surcuisson ; ils sont imités très rapidement en grise fine et on a l'impression que ce sont plutôt des écuelles de luxe que des plats à cuire. En revanche, quand les plats à engobe interne avec une pâte plus sableuse arrivent, ils présentent des traces de surcuisson. Donc, à mon avis, ils n'ont pas compris ce que c'était.

**Marc-André HALDIMANN** : Ils avaient un goût pour l'ornement qui nous surprend ! On va peut-être quitter le rivage du plat pompéien pour arriver au dernier point évoqué par Stefie Martin, cette question de centre et de périphérie ...

**Robin SYMONDS** : Encore un mot sur la fonction des vases. Il existe des approches non scientifiques, si on peut dire, c'est-à-dire regarder les différentes formes présentes d'un point de vue statistique ; par exemple, il y a les systèmes proposés par Kevin Greene dans sa publication sur les céramiques communes de Usk dans lequel il propose les différentes formes contenant des liquides, celles pour le transport, l'éclairage, etc. Mais je trouve qu'on n'a pas suffisamment essayé d'analyser les restes organiques dans les céramiques ; j'ai toujours pensé qu'on pourrait faire plus dans ce domaine et répondre à nos questions. Mais cela a toujours été décevant jusqu'ici.

**Marino MAGGETTI** : J'ai pensé exactement la même chose tout au long de la journée. On commence à travailler sur la poterie néolithique et les collègues anglais et français nous ont effectivement convaincu qu'on arrive à dire quelque chose sur le contenu organique. Et si cela marche avec le néolithique, cela devrait marcher avec les

céramiques romaines. Nous irons sûrement dans cette direction.

**Marc-André HALDIMANN** : En effet, étudier le contenu plutôt que le contenant nous changerait un peu ; c'est une belle piste.

J'aimerais en revenir à cette histoire culturelle qui a été abordée entre Vindonissa et Vitudurum, parce que nous avons un traumatisme, en Suisse ; nous vivons dans un pays qui n'est pas grand et pourtant, au niveau de la représentation qu'on se fait d'une période, le nord de la Suisse raisonne en terme de militaire et civil et le sud rêve de la vallée du Rhône ou de la douceur des grands lacs italiens ! Il y a donc une question de fond qui se pose et l'approche entreprise à Vitudurum et Vindonissa peut ouvrir des portes. Je serais passionné de voir si, par exemple, on pourrait envisager une comparaison entre Avenches et Augst que l'on suppose vierges d'occupation militaire et voir, ensuite, par le biais de sites qui sont privilégiés par la "romanisation", s'il y a une différence par rapport aux vici indigènes, que ce soit Genève, Lausanne ou Soleure, par exemple. Il y a une piste à suivre et je ne sais pas si nos collègues français et européens ont déjà abordé ce type d'approche supra-régionale, c'est-à-dire au-delà du rayon d'une journée de marche. Que peut-on dire à ce sujet ?

**Bruno DUFAY** : Demain, je proposerais quelques pistes de réflexion sur la Gaule du Nord dans ces domaines-là. Je ne suis pas compétent pour avoir des opinions pour la Suisse mais je crois que le vrai problème est là : on l'a vu dans la discussion sur la fonction, on se sort à peine de visions étroitement typologiques et typo-chronologiques et on entre, doucement mais sûrement, dans des visions culturelles et sociologiques. Je pense qu'on en est tous un peu au même point mais que ce sont en effet, actuellement, les questions à poser. Je pense que c'est en train de changer.

**Marc-André HALDIMANN** : C'est à souhaiter parce que, finalement, j'ai toujours l'impression, quand on regarde ces séances de présentation d'une production d'un pays, qu'on est bloqué par la typologie, c'est vrai. On passe quasiment la journée à définir des formes et après la substantifique moelle nous échappe toujours. Pourtant, la Suisse est un territoire privilégié ; c'est un petit pays et il y a, comparativement, beaucoup de gens qui travaillent sur la céramique et un grand nombre d'institutions qui peuvent prendre le relai pour des programmes supra-régionaux. C'est le challenge du XXI<sup>e</sup> s. car il faut qu'on en ait un avec la céramique antique ; il faut dépasser le stade local et régional pour arriver à voir cette histoire large dans le cadre de ce que Steffie évoquait, le partage des eaux avec le partage des formes, le partage des productions en fonction de ces grandes données topographiques.

**Armand DESBAT** : Il y a évidemment d'autres clivages possibles que celui de civil et militaire et la question des populations –romaine, indigène– intervient même d'un site civil à l'autre. On pourrait mettre en évidence les différences culturelles qu'on observe entre Lyon et Vienne, qui est une très grosse agglomération, très romanisée, où le fonds indigène ressemble beaucoup plus à Lyon qui est, en effet, *partem exercitum*. On aperçoit, pour des périodes beaucoup plus anciennes, des clivages auxquels on ne s'attendait pas ; je pense aux sites qui commencent à sortir, à Lyon, pour le II<sup>e</sup> s. av. J.-C., période pendant laquelle Lyon est sensé être en territoire ségusiave ; or, assez bizarrement, on a un vaisselier qui est, pour partie proche, évidemment, de celui du Forez et pour partie très différent, où il semble qu'on ait beaucoup d'influences plutôt à chercher du côté des Eduens. Mais là pointent des clivages politiques –et j'anticipe beaucoup sur des conclusions qui sont encore prématurées et on me le reprochera sans aucun doute– et on peut se demander si, comme chacun sait les Ségusiaves étant clients des Eduens et la place de Lyon étant un point stratégique pour le contrôle de l'axe Rhône-Rhin, on n'a pas, de ce fait, d'un point de vue politique, une influence très forte des Eduens, et peut-être même une présence d'Eduens à Lyon, ce qui peut expliquer des différences culturelles, typologiques qu'on aurait peine à justifier autrement.

**Hugues VERTET** (pour lui-même) : On comprend mieux maintenant, compte tenu du relief de la Suisse, la difficulté des céramologues à mettre les problèmes à plat ...

